

Michel BOULLAY

UN INTERMINABLE
AUTOMNE

*Lettres imaginaires...
... qu'une femme aurait
pu écrire à une autre.*

la pensée vagabonde...

Lettre n° 1

Valence, le 23 août 1964.

Ma chère Solange,

Nous sommes depuis dix jours chez mes beaux parents près de Valence et je profite de ce que Georges s'occupe du repas pour t'écrire. Il est vraiment aux petits soins pour moi ces derniers temps. Je suis sûre que tu as deviné pourquoi. Nous attendons un bébé. Eh oui ! Il arrivera, si tout se passe bien, vers la fin septembre. Tu imagines la joie que nous éprouvons et la fierté qui l'accompagne d'autant que c'est le premier des petits enfants de son côté comme du mien.

Maintenant que tu es au courant de l'essentiel, laisse moi te raconter par le menu ce qui s'est passé depuis Noël que vous êtes partis en Guadeloupe. Vous nous avez fait partager l'excitation de votre départ et la carte qui nous annonçait les aléas de votre installation est arrivée mi- février, j'étais alors enceinte d'un mois et demi et toute fébrile de

cet événement. Cela m'occupait tant que j'ai voulu attendre un peu pour vous l'annoncer et puis, le hasard aidant, j'ai égaré votre adresse que je n'ai retrouvée que le 16 août. Excuse-moi pour cette réponse tardive mais c'était tellement nouveau pour moi que j'en oubliais un peu mes obligations. Georges aussi en était troublé et je ne l'avais jamais vu si attentionné !... qu'il en était presque timide. Nous avons convenu, il n'y a pas longtemps, le mois dernier je crois, des prénoms. Si c'est un garçon il s'appellera Antoine, comme le grand-père de Georges qui est mort à Pâques 63. Si c'est une fille nous avons hésité entre Françoise et Gisèle. Finalement nous l'appellerons Gisèle comme ma grand-mère à qui l'annonce de la naissance de son arrière petit-enfant a redonné un peu de bonheur ; depuis la mort de son mari elle se laissait porter par ses souvenirs et n'avait plus beaucoup de goût à vivre. Georges, lui, préférerait un garçon pour son premier-né ; quant à moi une fille ne me déplairait pas. Quoiqu'il en soit nous verrons bien et il (ou elle) sera le bienvenu. Je crois que ces quelques jours à la campagne nous feront le plus grand bien avant d'aborder les derniers préparatifs. C'est comme si nous faisons un grand voyage, vois-tu, pas comme le vôtre de

l'autre côté de l'océan, mais dans notre cœur et nous allons bientôt accoster une terre toute nouvelle parce que nous serons trois.

Georges m'appelle : le repas est servi. Je vous souhaite tout le bonheur possible dans votre « paradis ». Quant à moi je t'écrirai sans faute dès la naissance. Au fait, voudrais-tu être sa marraine ? Nous en serions ravis.

Nous vous embrassons tous les deux et serons heureux de vous recevoir à Noël comme l'an dernier.

Estelle

Lettre n°2

Lyon, le 13février 1965.

Très chère Solange,

Tu ne peux pas savoir comment ta lettre est tombée à point nommé pour m'aider à reprendre le dessus : l'affection que tu y manifestes me donne le courage de reprendre mon stylo. Tu es la première personne à qui j'écris depuis la naissance d'Antoine. Il est né le 21 septembre ce petit garçon, attendu, porté, choyé d'avance par sa famille. Nous étions très entourés, Georges et moi, et même si parfois les conseils des parents nous irritaient, ils nous aidaient beaucoup pour devenir père et mère.

Comment te dire la suite, ce cauchemar qui bouleversa notre vie le 18 novembre. Un après-midi tranquille en apparence, mais Antoine s'agite anormalement, tête mal et grogne. Le repas du soir est troublé et l'inquiétude nous fait appeler le docteur. A dix heures quand il arrive nous tournons, nerveux, autour du berceau.

Ayant rapidement ausculté Antoine, il nous expédie à Grange-Blanche. Je ne me souviens que du froid et des lumières qui défilent et puis de l'attente longue, longue jusqu'au matin à l'hôpital ; avec le sentiment que quelque chose s'échappe, que quelque chose nous échappe, que quelque chose m'échappe, comme un trou insondable, quelque chose d'inhumain qui a besoin de la nuit noire loin de la douceur d'un foyer... Maintenant à l'inquiétude a succédé l'incertitude du lendemain. Antoine a été hospitalisé dans un service d'enfants pour encéphalopathie et le dévouement des infirmières et des médecins, leur savoir et leur gentillesse permettent d'espérer que tout ira pour le mieux. Nous nous en remettons à eux avec confiance. Pourtant j'ai dans le cœur une blessure ouverte ; je souffre de je ne sais trop quoi, je n'ai pas de mot pour le dire et, malgré les certitudes des médecins, je n'arrive pas à la calmer. Antoine sera de nouveau parmi nous en mars et nous attendons avec impatience qu'il nous ramène la joie de ses premiers jours. Un silence pesant règne dans la maison que Georges semble fuir dans son travail. Quant à moi, je passe tout mon temps possible à l'hôpital et les heures de visite sont bien brèves. J'en reviens avec l'impression d'être

de trop, de ne rien pouvoir faire pour remettre un peu de bonheur dans cette vie ; je suis rongée par l'attente au point que je n'ai plus envie de rien. Que donnerais-je pour savoir ce qu'a notre fils, et ce que je peux faire pour lui être utile ? Ces seules questions me trottent dans la tête et je suis sûre que tu ne me reconnaitrais pas. J'ai l'impression de devenir une femme sans souvenirs !

Demain, je dois rencontrer le professeur qui s'occupe d'Antoine. Il a bientôt cinq mois et je ne l'ai pas vu grandir.

Puis-je te dire sans honte que je pleure souvent et que j'ai besoin de ton amitié ?

A bientôt.

Estelle